Ami du Clergé du 20 août 1931

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Cours de prônes sur les Sacrements. — XVI. La messe, 481.
Petits prônes. — XLIII. *15ᵉ Dim. après la Pentecôte :* La mort, 483. — XLIV. *16ᵉ Dimanche :* L'hydropique, 484.
Pour la Décollation de S. Jean-Baptiste. — Le courage chrétien et sa récompense, 486.
Le « Salve, Regina. » — IX. L'intercession de la Sainte Vierge, 488.
Pour une fête de catéchisme. — La science religieuse, 490.
La prédication des choses qui nous entourent. — 94. L'ombre, 492. — 95. La montre, 493. — 96. Le coq, 495. — 97. Le médecin, 496.

COURS DE PRONES SUR LES SACREMENTS

XVI

LA MESSE

Mes frères,

Notre-Seigneur a institué la Sainte Eucharistie pour y demeurer au milieu de nous, s'y faire le compagnon, le guide et le soutien de notre exil et réaliser ainsi la promesse qu'il avait faite à ses Apôtres : « Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. » (Math., XXVIII, 20). Mais ce but n'est pas le seul qu'il se soit proposé. Il voulut aussi être offert en sacrifice à la messe et se faire la nourriture de nos âmes dans la communion.

Nous parlerons aujourd'hui du sacrifice de la messe.

I

Et d'abord qu'est-ce qu'un sacrifice ? — C'est l'offrande extérieure d'une chose sensible, que fait à Dieu seul le ministre légitime en la détruisant ou en la changeant notablement par un rite sacré, afin de reconnaître le souverain domaine de Dieu sur nous.

Le sacrifice est de tous les actes de religion le plus important, le plus solennel et aussi le plus obligatoire. C'est le seul par lequel les hommes rendent vraiment à Dieu les hommages d'adoration, de dépendance, de reconnaissance et d'expiation qui lui sont dus. Aussi les sacrifices sont-ils aussi anciens que le monde. Caïn offre à Dieu les prémices de ses récoltes, Abel les premiers-nés de ses troupeaux. A peine sorti de l'arche, Noé dresse un autel et offre un sacrifice pour remercier Dieu de l'avoir préservé du déluge, lui et sa famille. Abraham, Isaac, Jacob et tous les patriarches s'acquittent avec soin de cette obligation. Ils comprenaient que tous les biens nous venant de Dieu, il est juste de le reconnaître et de l'en remercier en lui en offrant, en lui en consacrant, en lui en sacrifiant une part ; ils se disaient également que c'était le meilleur moyen pour en obtenir de nouveaux.

Après le péché d'Adam, un nouveau motif porte les hommes à offrir des sacrifices. Ils sentent que par le péché ils ont mérité la mort : « Si tu manges de ce fruit, tu mourras de mort, » avait dit Jéhovah. N'ayant pas le droit et, du reste, ne désirant sans doute nullement s'infliger à eux-mêmes ce châtiment mérité, ils substituent à leur place des victimes privées de raison, dans l'espoir que leur immolation apaisera la justice de Dieu et que leur sang les lavera de leurs fautes. Ces sacrifices, la simple raison en suggéra aux premiers hommes l'opportunité ; Dieu, d'autre part, leur en révéla très probablement l'obligation. Voilà pourquoi on les voit en usage non seulement chez les Juifs, mais même chez les peuples païens. « Parcourez la terre, dit le païen Plutarque, vous n'y trouverez pas une ville qui n'ait ses temples et ses dieux, qui ne fasse usage de prières et de serments, qui ne consulte les oracles, qui n'offre des sacrifices pour obtenir les dons du ciel ou pour écarter les fléaux dont elle est menacée. » — « La pratique des sacrifices humains y est même en usage et cette horrible pratique, écrit Joseph de Maistre, même chez les peuples païens les plus civilisés, montre dans son exagération cruelle et diabolique combien l'homme est persuadé de la nécessité de satisfaire à la justice de Dieu. »

Grâce à Dieu, les Juifs éclairés des lumières de la vraie foi ne se rendirent jamais coupables de ces crimes. Lorsque Dieu donna sa Loi aux Hébreux par l'intermédiaire de Moïse, il régla les sacrifices dans les moindres détails, choisit les prêtres dans la famille d'Aaron pour les offrir et pour les abriter, fit construire dans le désert une tente portative en attendant l'érection du Temple de Jérusalem par Salomon.

II

Tous ces sacrifices, qu'ils aient consisté en l'immolation de victimes, en l'offrande de farine ou de parfums, en libations d'huile ou de vin, qu'ils aient eu la forme d'holocauste, d'hostie pour le péché ou d'hostie pacifique, qu'ils aient été destinés à l'adoration, à l'action de grâces, à la prière ou à l'expiation, tous ces sacrifices, dis-je, avaient leur utilité. Ils rappelaient aux Juifs le devoir de s'anéantir devant la majesté de Dieu, de le remercier, de l'invoquer pour obtenir ses bienfaits, de se reconnaître pécheurs et dignes de châtiment ; ils étaient pour eux un moyen d'obtenir sa miséricorde.

Ils avaient leur utilité, mais ne possédaient par eux-mêmes aucune efficacité pour purifier l'homme de ses péchés. « Avant Jésus-Christ, écrivait S. Paul aux Hébreux, on offrait des dons et des victimes qui ne pouvaient purifier la conscience de ceux qui rendaient à Dieu ce culte. » (Hebr., x, 1-5).

Tous les sacrifices offerts à Dieu depuis le commencement du monde n'étaient agréables à Dieu que parce qu'ils étaient la figure du sacrifice de son Fils Jésus-Christ. Tous ceux qui les lui offraient ne l'honoraient, n'obtenaient ses grâces et n'apaisaient sa justice qu'autant qu'ils s'unissaient

par la foi au grand sacrifice du Calvaire que Dieu avait sans doute fait entrevoir d'avance aux hommes, puisque S. Jean nous dit dans l'Apocalypse que l'Agneau a été immolé dès la création du monde. Seuls les mérites de ce divin sacrifice donnaient de l'efficacité aux autres sacrifices offerts avant lui. Ils n'avaient de raison d'être que parce qu'ils l'annonçaient et le figuraient.

Aussi, à peine le sacrifice du Calvaire a-t-il été offert, que tous les autres cessent. A peine Notre-Seigneur a-t-il expiré sur la croix que le voile du Temple de Jérusalem se déchire du haut en bas, comme pour signifier que le temps des sacrifices qu'on y offrait est passé. Et de fait, les Juifs cessent d'y égorger des victimes, le Temple lui-même, du reste, sera bientôt détruit sans qu'aucune puissance au monde puisse le reconstruire. La prophétie de Daniel se réalise à la lettre : « Le Christ sera mis à mort et les sacrifices seront abolis. » (Dan., IX, 26).

Il en est de même des peuples païens : les autels des faux dieux croulent de toutes parts et Pline écrit à Trajan que les victimes ne trouvent plus d'acheteurs. Comme si on eût pressenti que le véritable sacrifice avait été offert, partout on regarde comme inutiles les sacrifices antiques.

III

Mais le sacrifice de la croix n'a été offert qu'une fois, voilà dix-neuf cents ans. Depuis lors n'est-il donc plus offert de sacrifices sur la terre ? Ne le pensez pas, m. f. Avant de mourir, Notre-Seigneur a pris soin d'instituer le sacrifice de la messe qui, sous les espèces du pain et du vin, représente, partout où il est et sera offert jusqu'à la fin du monde, celui du Calvaire.

Rappelez-vous les paroles par lesquelles ce divin Sauveur institua la Sainte Eucharistie, le soir du Jeudi Saint : « Ceci est mon corps qui sera livré pour vous, » dit Notre-Seigneur. — « Ceci est mon sang qui sera répandu pour vous », ajoute-t-il. Ces paroles n'annoncent pas seulement le drame sanglant qui aura lieu le lendemain au Calvaire, mais elles expriment aussi une immolation mystique et représentative du sacrifice de la croix, qui se fait dans le moment même où Jésus-Christ parle. En changeant le pain et le vin en son corps et en son sang, Notre-Seigneur s'immole par avance d'une façon mystérieuse, mais réelle. Le sacrifice du Calvaire n'est pas encore commencé et déjà Notre-Seigneur est là à l'état de victime sur la table du Cénacle. « Voilà, dit-il, mon corps qui sera livré pour vous ; voilà mon sang qui sera répandu pour vous. » Il ne l'a pas encore été par la main des bourreaux, mais il l'est déjà par sa volonté toute-puissante et les deux espèces séparées en sont le symbole expressif.

Cette immolation mystique que Notre-Seigneur accomplit au Cénacle, il donna à ses Apôtres et à tous les héritiers de leur sacerdoce l'ordre et le pouvoir de la renouveler en souvenir de lui et de perpétuer ainsi son sacrifice jusqu'à la fin des temps : « *Hoc facite in meam commemorationem... Quotiescumque manducabitis panem hunc vel calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis donec veniat.* » (I Cor., XI, 26). Les évêques et les prêtres exercent ce pouvoir et accomplissent cet ordre chaque fois qu'ils célèbrent la messe. A leur voix, Notre-Seigneur devient présent sur l'autel à l'état de victime, comme il le devint au Cénacle à sa propre voix. Et comme le sacrifice du Cénacle était le même que celui de la croix, puisque c'est le même prêtre qui offrit l'un et l'autre, et que dans l'un et l'autre il offrit la même victime à son Père, il s'ensuit que le sacrifice de la messe est, lui aussi, le même que celui de la croix.

Tout nous le rappelle, du reste : l'autel surmonté de la croix est l'image du Calvaire ; l'aube dont le prêtre est revêtu rappelle la robe blanche dont Hérode revêtit le divin Patient ; le cordon dont il est ceint, le manipule et l'étole rappellent les liens dont Jésus-Christ fut garrotté par les compagnons de Judas à Gethsémani ; la chasuble marquée d'une grande croix rappelle celle dont Pilate chargea sa victime ; les allées et venues du prêtre à l'autel nous font penser à celles de Notre-Seigneur que ses ennemis conduisirent chez Anne et Caïphe, de Caïphe à Pilate, de Pilate à Hérode, pour le ramener à Pilate et le mener enfin au Golgotha ; les nombreux signes de croix que le prêtre trace sur l'Hostie indiquent que celle-ci est bien la même victime que les bourreaux clouèrent sur la croix et l'élévation de la sainte Hostie et du calice reproduisent bien Jésus en croix, élevé pendant trois longues heures entre le ciel et la terre.

IV

Oui, le sacrifice de la messe est bien le même que celui de la croix. Il n'y a d'autre différence entre l'une et l'autre oblation, dit le concile de Trente, que dans la manière.

Sur la croix, la mort de Jésus-Christ fut réelle, il versa son sang et sépara réellement son âme de son corps ; à la messe, son état de mort n'est qu'apparent, car « le Christ ressuscité, dit S. Paul, ne peut plus mourir. » (Rom., VI, 9).

Sur la croix, Jésus-Christ s'offrit immédiatement et visiblement ; à la messe il s'offre invisiblement et médiatement, c'est-à-dire par le ministère du prêtre.

Sur la croix, enfin, il mérita une fois pour toutes et il paya ainsi une fois pour toutes la dette totale de l'humanité déchue ; tandis qu'à la messe il nous communique les mérites de sa passion et de sa mort.

Comme le sacrifice de la croix, le sacrifice de la messe a une valeur infinie, toutefois il ne profite à ceux pour qui il est offert que dans la mesure où Dieu le juge à propos et surtout dans la mesure de leurs dispositions plus ou moins parfaites.

Comme le sacrifice de la croix, le sacrifice de la messe profite à tous les hommes, mais non toutefois dans la même proportion. Une part de ses fruits est appliquée à tous les fidèles vivants et morts, une autre aux fidèles qui assistent au saint

sacrifice ou qui contribuent à sa célébration, une autre encore à ceux pour qui il est offert, une dernière enfin est pour le prêtre lui-même qui l'offre.

Etant l'acte d'adoration par excellence, la messe ne peut être offerte à d'autres qu'à Dieu. On l'offre à la vérité parfois en l'honneur de la Sainte Vierge et des saints pour les honorer, obtenir leur protection, remercier Dieu des grâces qu'il leur a accordées sur la terre et de la gloire qu'il leur donne au ciel ; mais, même dans ces cas, c'est toujours à Dieu et à Dieu seul qu'on l'offre.

A la messe, c'est Notre-Seigneur qui s'offre lui-même à son Père comme il s'est offert sur le Calvaire ; le prêtre n'est que son ministre et parle en son nom quand à la consécration il dit : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. » Mais le prêtre n'est pas seul ministre du sacrifice ; vous l'êtes aussi, m. f., et le prêtre vous le rappelle quand, se tournant vers vous à l'*Orate fratres*, il vous dit : « Priez, m. f., afin que mon sacrifice qui est aussi le vôtre, soit agréable à Dieu le Père tout-puissant. » Souvenez-vous-en et aimez à assister à cet adorable sacrifice. Et puisqu'il est exactement le même que le sacrifice qu'offrit Notre-Seigneur au Cénacle et le lendemain sur la croix, excitez dans vos cœurs, chaque fois que vous y prenez part, les sentiments qui remplissaient le cœur des Apôtres au Cénacle ou ceux de la T. S. Vierge, de S. Jean et des saintes Femmes debout au pied de la croix le Vendredi Saint. Ainsi soit-il.

PETITS PRONES

XLIII

15e Dimanche après la Pentecôte

LA MORT

En nous représentant ce cortège funèbre qui conduit à sa dernière demeure le fils de la veuve de Naïm, souvenons-nous que nous sommes tous condamnés à la mort, par une sentence irrévocable de la justice divine, qui s'exécute depuis l'origine du monde et qui continuera de s'exécuter avec la même rigueur jusqu'à la fin des siècles sur tous les hommes sans distinction de rang, de qualité, de fortune, sans aucune exception, même en faveur des plus grands amis de Dieu.

En présence de la triste destinée que le péché nous a faite, faut-il se contenter de gémir comme les infidèles ? Ne vaut-il pas mieux écouter les enseignements que la religion nous donne pour corriger les deux erreurs qui règnent dans le monde sur ce grave sujet ? Le monde ne pense pas à la mort, et la religion nous dit que la pensée de la mort doit être la constante occupation du sage et du chrétien ; — le monde se laisse accabler par la crainte de la mort, et la religion nous dit qu'il faut modérer et régler selon les pensées de la foi la crainte excessive de la mort que la nature inspire à tous les hommes.

I

Il faut penser à la mort. Car la sagesse divine qui sait tirer le bien du mal, nous a fait de la mort un remède efficace contre l'entraînement des passions, et l'Esprit-Saint ne craint pas d'affirmer que l'homme ne pécherait jamais s'il entretenait toujours la pensée de la mort dans son esprit : « *In omnibus operibus tuis memorare novissima tua et in æternum non peccabis.* » (Eccli., VII, 40). En effet, pour dissiper ce fatal aveuglement que l'Ecriture appelle le charme et la séduction de la vanité, *fascinatio nugacitatis*, il suffit de nous rappeler sans cesse avec l'Apôtre que nous n'avons point de cité permanente sur la terre, et qu'étant éloignés de notre véritable patrie, nous devons nous regarder comme des étrangers et des voyageurs, tandis que nous demeurons dans ce corps mortel.

La mort est le gouffre dans lequel viendront infailliblement s'engloutir tous les biens, les honneurs et les plaisirs de ce monde. Il faut que l'ambition expire devant la terrible égalité du tombeau. Le moindre mouvement d'orgueil est-il concevable dans un être qui sait qu'il doit mourir et que les plus grands rois qui semblent être les dieux de la terre, par la puissance et la gloire qui environnent le trône, meurent comme les autres hommes ? L'homme peut-il établir son repos et sa félicité dans la possession des richesses, quand la pensée de la mort qui doit le dépouiller de la totalité de ses biens, lui fait sentir le peu d'estime qu'il doit avoir pour les fortunes périssables de ce monde ? Enfin, le cœur peut-il se laisser enchaîner par la séduction des plaisirs, quand il pense à l'affreuse dissolution qui menace les fragiles beautés que l'univers adore ? C'est ainsi que la mort nous donne lumière et force pour juger de toutes choses avec sagesse et les conduire à leur véritable fin. Car en même temps que la pensée de la mort détache nos cœurs du péché, elle nous conserve sous la main de Dieu dans un état de dépendance et de crainte ; puisque rien ne marque mieux la grandeur et la puissance de cet Etre souverain, que ce droit de vie et de mort qu'il exerce sur tous les hommes.

La mort nous éclaire également sur l'estime et sur l'usage que nous devons faire de la vie. C'est un problème que les philosophes ont souvent agité dans leurs écoles, de savoir s'il est plus avantageux pour l'homme de vivre longtemps que d'être limité dans son existence par un petit nombre de jours : la voix de la nature nous porte à désirer la vie et à conserver le plus précieux de tous les biens. Mais, si l'on veut juger des choses selon les véritables principes, nous dirons 1o que la vie de l'homme, quelle qu'en soit la durée, ne saurait être longue, car tout ce qui doit finir, dit S. Augustin, ne saurait être long : « *Non est longum quod aliquando finitur.* » La mort qui efface tout au dernier moment, égale par ce trait final la plus longue carrière à la vie la plus courte ; 2o qu'il ne faut pas estimer la vie par le nombre des années, mais par le bon emploi que l'on fait du temps. Rien n'est plus inutile, ni plus dangereux, qu'une

longue vie, quand elle n'est remplie que de vains projets ou de criminelles entreprises, comme celle des impies qui marchent sans règle et sans conduite, au gré de leurs aveugles désirs. Mais si la vie n'est que vanité lorsqu'elle n'est remplie que des œuvres qui se rapportent aux intérêts du temps, elle est d'une importance que rien n'égale, si l'on considère que Dieu a fait dépendre de l'usage du temps une éternité glorieuse. Ainsi, la mort change de nature pour les chrétiens : au lieu qu'elle semblait faite pour les dépouiller de tout, elle leur assure la possession éternelle des seuls biens véritables.

II

La raison et la foi veulent qu'on pense à la mort, car le point capital de la vie, c'est d'apprendre à mourir ; et le monde ne veut pas penser à la mort, parce qu'il se laisse dominer par une crainte excessive. En effet, la mort est l'épouvante de toute la nature ; elle l'est doublement, selon les deux aspects qu'elle nous présente. D'abord, l'amour de soi, l'instinct de la conservation inspire à tous les êtres vivants une horreur naturelle, invincible, de cette catastrophe qui nous enlève, non pas telle ou telle partie de nos biens, mais qui est la destruction, l'anéantissement de tous les éléments qui composent notre être. Puis, ce qui rend la mort si redoutable à tous les hommes, c'est qu'elle nous fait entrer dans un monde où tout nous est inconnu, et les esprits les moins réfléchis ne peuvent rester insensibles au sort qui les attend dans cet avenir éternel.

Si la nature, après nous avoir conduits à cette extrémité, ne sait rien nous dire sur le mystère qu'elle renferme, ni sur l'existence qu'elle nous prépare, la foi nous fait connaître avec certitude et sans danger d'erreur la solution de ce grand problème de la vie future.

La mort, nous dit-elle, est la conclusion définitive de la vie présente, et son aspect changera pour chacun de nous selon l'usage que nous aurons fait de notre liberté pendant la vie qui est le temps de l'épreuve. La mort est un sentier obscur que tous les hommes doivent traverser, mais dont l'issue est bien différente pour les justes et pour les pécheurs. C'est comme le passage de la Mer Rouge, où les ennemis de Dieu périrent dans un irréparable naufrage, et qui conduisit au contraire le peuple de Dieu aux rivages fortunés de la Terre promise. La mort, en nous ôtant cette existence laborieuse et passagère, nous transportera dans une vie nouvelle qui sera ce que nous l'aurons faite, l'éternelle douleur ou l'éternel bonheur.

Pour nous, chrétiens, élevés dans la sainte et salutaire croyance que la mort n'est en réalité qu'une transformation glorieuse, un passage qui conduit les élus au royaume de Dieu, il ne convient pas de nous affliger ni de la craindre comme ceux qui, vivant sans religion, ont perdu l'espérance des biens éternels. La mort est pour le juste la fin de la semaine plus ou moins longue pendant laquelle il aura travaillé, où le souverain Juge lui décernera la couronne immortelle. Ainsi le juste ne craint pas la mort ; il sait que Dieu, dans sa miséricorde, en a fait un instrument de salut, lorsqu'il s'est fait la victime de son amour dans un sacrifice dont nous pouvons nous appliquer les mérites infinis si, au lieu de mourir comme une victime que l'on traîne au supplice, nous acceptons comme une expiation volontaire, avec les humbles sentiments d'un coupable, la nécessité inévitable que la justice de Dieu nous impose.

Les philosophes païens, considérant que la mort est le remède à tous les maux et la délivrance de toutes les peines inséparables de la vie présente, et qu'elle fait disparaître ces inégalités odieuses de la fortune qu'on ne peut voir sans indignation, avaient trouvé le moyen de s'élever au-dessus des frayeurs qu'elle inspire. Comment donc un chrétien ne trouverait-il pas dans une religion venue du ciel, des raisons capables de lui inspirer autant de grandeur d'âme et de fermeté ?

Les Saints, pour ce motif qu'ils ne pouvaient entrer qu'après la mort dans le royaume de Dieu, soupiraient nuit et jour après la fin de leur exil. Infortunés mortels que nous sommes, nous avons des sentiments bien différents des serviteurs de Dieu ; nous trouvons au contraire que notre exil dure trop peu, nous voudrions éternellement demeurer sur la terre étrangère, et nous voyant réduits à la nécessité d'en sortir, nous formons les vœux les plus ardents pour différer le départ.

Comment enfin un chrétien qui connaît sa fragilité et qui se voit exposé, au milieu de tant d'occasions, au danger de perdre à tout moment la grâce de Dieu, peut-il craindre la mort qui doit mettre un terme à l'épreuve et qui le fixera dans l'heureuse impossibilité d'offenser Dieu ? Car la durée de notre vie que Dieu ne prolonge qu'afin d'augmenter nos mérites, ne sert ordinairement, dit S. Ambroise, qu'à multiplier le nombre de nos fautes. C'est pourquoi l'Esprit-Saint nous apprend que souvent le juste est enlevé dans la fleur de l'âge, de peur que son innocence ne soit altérée par le voisinage d'un monde pervers et son âme séduite par l'éclat trompeur de la vanité : « *Raptus est ne malitia mutaret intellectum ejus.* » (Sap., IV, 11).

* *

Que chacun de nous écarte donc de son esprit toute vaine frayeur ; qu'il prévienne les retranchements douloureux de la mort en se détachant des biens d'ici-bas. Enfin qu'il s'efforce par une vie vertueuse d'acquérir les vertus sans lesquelles nul ne peut espérer le salut et qu'il mette à profit tous les moments de cette durée si courte que Dieu nous accorde pour mériter le ciel. Ainsi soit-il.

XLIV

16e Dimanche après la Pentecôte

L'HYDROPIQUE

Les ennemis de Jésus, présents partout et toujours aux aguets, avaient ce jour-là une belle occa-

sion d'épier sa conduite. C'était le sabbat, jour de repos légal. Comme, d'après les Pharisiens, il y avait au moins quarante façons de violer la loi, ils observaient attentivement ses faits et gestes, pour y découvrir quelque action défendue. Ils savaient par expérience que Jésus ne se gênait pas pour guérir les malades, sans égard pour le jour. Et comme déjà ils ont aperçu probablement la silhouette de quelque infirme, ils se demandent s'il aura encore l'audace de contrevenir au commandement divin, dont ils ont exagéré les obligations.

I

Et voici de fait qu'un hydropique se présente au Sauveur. Par crainte des Pharisiens il garde un silence prudent ; mais sa présence seule est une éloquente supplication.

Or, Jésus a lu les pensées au fond des cœurs, il prend l'offensive et pose une question qui est aussi une réponse aux sentiments qui agitent les âmes : « Vous êtes intrigués de savoir ce que je vais faire. Dites-moi, est-il permis de guérir le jour du sabbat ? » Il dévoilait par là l'inanité des préceptes qui font proscrire une bonne œuvre le jour consacré au Seigneur.

Le silence politique opposé à la question marque l'embarras des Pharisiens. Quoi qu'ils répondent, ils savent que Jésus est un contradicteur irréductible. « S'il est permis de guérir le jour du sabbat, alors pourquoi m'épiez-vous ? va-t-il leur dire. Si cela n'est pas permis, alors vous me défendez d'être charitable, sous prétexte d'honorer Dieu dont la volonté est formelle touchant l'amour du prochain. »

Mais puisqu'on se tait, Jésus est victorieux et peut suivre la pente de son cœur. Il guérit le malade sans effort, en un geste de bonté, puis il reprend l'attaque pour confondre le silence obstiné des cœurs fermés à la lumière : — « Pourquoi condamnez-vous mon acte, puisque je fais ce que vous faites vous-mêmes ? Vous n'hésitez pas à retirer votre âne du puits le samedi si, par aventure, il y est tombé; or ce ne sont pas de vils animaux que je sauve, je délivre l'homme, mille fois supérieur à une brute. Au fond, c'est par cupidité que vous tournez la loi, et vous voudriez m'empêcher d'accomplir un acte de charité ? »

II

L'action accomplie par Jésus a la valeur d'un symbole. Car l'enflure de l'hydropisie représente l'autre enflure de l'âme qui s'appelle l'orgueil. L'orgueil pousse les hommes à rechercher les honneurs et à fuir les humiliations. C'est pourquoi Jésus vit, quelque temps après, les invités au banquet s'empresser et courir pour occuper les premières places. Il essaya donc, cure plus difficile, de guérir cette faiblesse, ou du moins il indiqua le moyen de la guérir, en donnant à tous une leçon d'humilité : « N'allez pas au devant des honneurs, dit-il, et si l'on vous invite à un banquet de noces, ne vous mettez pas à la première place, de peur que le maître du festin ne vous ordonne, afin de céder la place à un plus digne, de vous retirer à la dernière et de subir ainsi une grande confusion. »

Voilà bien le sort de ceux qui recherchent les distinctions. Ils récoltent souvent les blâmes, les affronts, les déceptions, les inquiétudes. Et puisque rien n'est plus avantageux que le sentiment d'humilité, le Sauveur défend d'ambitionner les premières places et veut qu'on choisisse les dernières. Il peut arriver de la sorte que le maître du banquet dise à celui qui a été modeste : « Mon ami, montez plus haut ! » Douce parole, elle indique que l'homme humble mérite d'être glorifié aux yeux de tous.

Occuper la dernière place, dans la pensée de Jésus, ne signifie pas s'en emparer avec opiniâtreté et ostentation, dans un esprit pharisaïque. L'humilité vraie n'a rien d'affecté ni de vaniteux, elle vient du cœur, elle se révèle patiente et condescendante, elle n'est pas brouillonne et désordonnée. Elle ne déplacera pas les valeurs. Comme il peut y avoir autant d'orgueil à rechercher la dernière que la première place, elle évite l'esprit de chicane, de contestation et n'attire pas sur elle une vaine attention, qui serait un orgueil déguisé, un raffinement d'hypocrisie.

III

Jésus a imaginé ce récit devant l'activité vaniteuse des convives, et ainsi démontré cette grande vérité : que les orgueilleux sont abaissés et les humbles exaltés.

Il nous donne à entendre ce qui se passe d'ordinaire parmi les hommes. Les honneurs y sont distribués ou enlevés par l'intrigue, tandis que les modestes y moisissent dans l'obscurité. Il ne s'agit donc pas de la justice des hommes, mais de celle de Dieu, rétablissant l'ordre au sortir de la vie, un ordre que rien ne troublera plus. Car ici-bas ceux qui ont obtenu les distinctions par l'intrigue plus que par la valeur, ne sont pas assurés de garder la palme dans la paix et la sécurité. On affecte de les traiter avec honneur, alors qu'on les méprise et qu'on cherche à les renverser. Il est donc clair que l'évangélique maxime ne peut s'entendre des choses de ce monde.

Que le maître d'un banquet honore un convive qui a choisi la dernière place, ou plutôt qu'il humilie celui qui a visé trop haut, tout cela n'est qu'un épisode dépourvu d'importance. Mais ce qui nous est révélé par là, c'est la manière habituelle dont Dieu agit envers les hommes. Les honneurs qu'il accorde vont à exalter les humbles et à humilier les superbes. Dieu se complaît à relever le rebut du monde, les modestes, les méprisés, les méconnus, ceux qui endurent persécution pour la justice et la sainteté.

Il est écrit : « celui qui s'abaisse » et non pas « celui qui sera abaissé, » car la vertu étant un acte intérieur de la volonté, il ne suffirait pas de subir simplement l'humiliation, il faut y joindre le consentement de l'esprit et en tout cas, la patiente résignation. La révolte devant l'humiliation

serait un signe d'orgueil non dompté et refus de s'incliner. L'humiliation est la condition naturelle de l'humilité, sans laquelle nul ne peut s'élever jusqu'à Dieu.

Ecoutons la leçon de notre Evangile. Dieu agit envers les humbles comme agirait le maître d'un banquet, mettant à la première place celui qui a choisi la dernière. C'est une loi divine. « Dieu dépose les puissants de leur trône, et il exalte les petits. » (Luc, I, 52).

Toutefois, la maxime du Sauveur n'autorise pas les chrétiens à s'abaisser devant les hommes dans le but inavoué d'être porté aux honneurs et d'occuper les bons postes, les situations enviables, et inversement, d'éviter les confusions humiliantes. On ne s'abaisserait au dehors que pour s'enfler au dedans, ce qui serait une forme de l'orgueil.

Mais puisque la vertu vraie procède du cœur, de là jaillit l'humilité authentique qui a pour but de se priver des honneurs de ce monde pour conquérir les honneurs de l'immortalité. Celui donc qui s'abaisse volontairement en refusant les gloires de ce monde, en choisissant les dernières places parmi les hommes, sera installé, au banquet de l'éternité, aux places d'honneur, parmi les anges, au plus haut des cieux, comme un ami que Dieu exaltera : *Amice, ascende superius !* Ainsi soit-il.

POUR LA DÉCOLLATION DE S. JEAN-BAPTISTE

(29 août)

LE COURAGE CHRÉTIEN ET SA RÉCOMPENSE

Mes frères,

C'était, comme vous le savez, la fête d'Hérode, non pas le jour de sa naissance, mais plutôt, selon certains critiques, l'anniversaire de son couronnement. Le tétrarque se trouvait avec sa cour à Machéronte, où il donnait un somptueux festin aux grands et aux tribuns de la Galilée. Au milieu du repas, la fille d'Hérodiade, poussée par sa mère, entra dans la salle du banquet et, suivant la coutume juive, pour exprimer la joie d'une telle fête, elle dansa. La jeune fille oubliait que celui devant lequel elle dansait avait déshonoré le foyer de son père.

Le tétrarque fut flatté et ému. « Demande ce que tu voudras, lui dit-il, je te le donnerai. » Et il lui fit serment sur sa tête. « Oui, quoi que ce soit, demande ; je le donnerai, fût-ce la moitié de mon royaume. » Elle sortit et vint dire à sa mère : « Que demander ? » — « La tête de Jean-Baptiste, » répondit sans hésiter Hérodiade, car depuis longtemps elle attendait une telle occasion. La jeune fille rentra aussitôt dans la salle du festin, et, s'approchant du roi : « Je veux, lui dit-elle, que vous me donniez tout à l'heure, ici, sur un plateau, la tête de Jean-Baptiste. »

Vous savez le reste, m. f. Devant cette demande inattendue et effroyable, tout le caractère du prince se montra, mélange de bonté molle, de timidité et de fausse religion. Il fut contristé à la pensée de verser le sang. Mais comment reculer ? Il avait juré. Ses convives, témoins de son serment et peut-être, comme Hérodiade, ennemis de Jean, l'intimidaient. Il n'osa pas refuser le crime. Il envoya un de ses gardes et lui commanda d'apporter la tête du Baptiste sur un plateau. Le garde obéit et décapita l'innocent au fond de sa prison. Il en apporta la tête sur un plateau, selon l'ordre reçu, la donna à la jeune fille, et la jeune fille la donna à sa mère. Hérodiade était vengée.

Telle fut la fin du Précurseur, que nous honorons aujourd'hui ; telle fut la fin de celui dont le Sauveur, qui se connaissait en hommes, avait dit : « Parmi les enfants de la femme, il ne s'en est pas levé de plus grand que Jean-Baptiste. » (Math., XI, 11).

Venons-en maintenant à quelques-uns des enseignements de cette triste histoire. Je dis quelques-uns, car vraiment, à les méditer tous, nous pourrions passer de longues heures. L'histoire de la mort de votre patron, en effet, a ceci de particulier qu'elle peut servir à de multiples considérations, et celui qui est chargé d'en parler peut parfaitement s'acquitter chaque année de son devoir sans courir la chance d'ennuyer son auditoire par des redites.

I

Quel crime avait donc commis S. Jean pour être emprisonné, pour être condamné à payer de sa tête la peine due à ses forfaits ? Son crime, vous le savez, c'était d'avoir parlé haut et ferme, c'était d'avoir dit la vérité, c'était d'avoir défendu la sainteté du mariage et d'avoir jeté à la face d'Hérode sa mauvaise conduite, car le tétrarque avait osé s'unir à Hérodiade, la femme de son frère.

Pour faire taire cette voix importune qui ne redoutait aucune puissance terrestre, qu'aucune considération humaine ne pouvait réduire au silence, mais dont la protestation véhémente troublait l'âme du prince, Hérode avait fait jeter l'audacieux en prison. Non pas qu'il méprisât Jean-Baptiste ; il sentait bien que les reproches qu'il en recevait étaient mérités ; il reconnaissait, au dire de l'Evangile, la justice et la sainteté du Précurseur, et même il prenait conseil auprès de lui, l'écoutait volontiers et agissait souvent d'après ses avis, hormis sur un point, son union illicite avec Hérodiade.

Ce fut ce qui perdit le Précurseur. Je dis : perdre, pour parler le langage des mondains. Car les mondains, qui ne comprennent pas les saintes audaces, les héroïques timidités, les dévouements sublimes au service des causes justes, des principes de la morale et de la vérité méconnues, se diront que Jean-Baptiste ne fut pas adroit. Il eut trop de rigidité, pas assez de souplesse ; il oublia qu'avec le ciel il est des accommodements ; il oublia que la morale est un souple vêtement qui doit enserrer avec cruauté les petits de ce monde, mais qui se drape avec magnificence autour des grands de la

terre ; il oublia enfin qu'il se heurtait à plus fort que lui. Comment Hérode eût-il pu l'épargner ?

Voilà le raisonnement des mondains, et, en parlant ainsi, ils visent, par delà le Précurseur, l'Eglise catholique, héritière de son courage et de sa fermeté. Elle non plus, disent-ils, ne fut pas adroite dans la suite des siècles, et, de nos jours encore, elle se plaît trop à heurter de front les principes du monde moderne. Voilà pourquoi elle est tenue en suspicion et parfois détestée, méprisée, persécutée. Les empereurs romains qu'elle bravait insolemment mirent à mort ses pontifes et ses fidèles, et actuellement les princes de la terre sont bien obligés de prendre à son endroit des mesures de rigueur pour lui fermer la bouche.

Ils ont tort, ceux qui raisonnent de la sorte, s'ils estiment que l'Eglise prend plaisir à rendre plus lourd le fardeau des obligations que Dieu impose aux hommes. L'Eglise est une tendre mère ; elle se plie aux nécessités des temps ; elle a pitié de la faiblesse de ses enfants ; elle est pour eux d'une condescendance infinie parfois, et la preuve en est que ses ennemis, inconséquents qu'ils sont, lui font un crime de cette condescendance, l'accusent de dégénérescence, de relâchement et de changement.

Mais ils ont raison quand ils lui reprochent de sauvegarder avec une excessive jalousie les droits imprescriptibles de la vérité et de la morale, de proclamer bien haut les droits de Dieu et de s'en faire l'intrépide champion. C'est sa gloire et son honneur de n'y avoir jamais failli. Aucune considération n'a pu l'arrêter : ni la crainte des persécutions, ni la perte des biens, ni la haine et le mépris des hommes, ni même l'abandon des peuples. A ses premiers martyrs les proconsuls promettaient les charges et les honneurs s'ils sacrifiaient aux idoles ; et les martyrs répondaient : « *Non licet !* Cela ne nous est pas permis ! » Les rois lui promettaient leur concours, si seulement elle voulait bien ne pas dénoncer leurs scandales, et l'Eglise répondait : « *Non licet,* » et elle mettait les rois et les princes au ban de l'Europe chrétienne. Les hérétiques lui demandaient, sous menace de défection, de modifier son *Credo,* sa morale, son culte, oh ! ne fût-ce que légèrement, et toujours l'Eglise répondait : « *Non licet.* » Elle préféra perdre la moitié de l'Europe plutôt que de sacrifier un iota de la vérité et de la morale.

Il y a quelques années, tout un peuple pouvait revenir à l'unité : l'Angleterre hérétique, du moins la secte nombreuse des ritualistes, se disait prête à incliner vers Rome, si Rome décidait favorablement dans la question des ordinations anglicanes. Léon XIII, de sainte mémoire, examina et, au risque de s'aliéner à jamais ceux qui attendaient avec une joie anxieuse sa décision, déclara les ordinations anglicanes invalides. *Non licet :* il n'était pas permis de décider autrement.

L'Eglise et le Précurseur ont-ils eu tort de parler comme ils l'ont fait, celui-ci au tétrarque Hérode, celle-là à tous les peuples et à tous les puissants ? Non, m. f., car la vérité, comme je vous le disais, a des droits imprescriptibles qu'il n'est au pouvoir d'aucune puissance de modifier ; la vérité vient de Dieu qui est vérité, et nier la vérité, ne pas la confesser, la diminuer, l'altérer et la fausser, c'est nier Dieu en quelque sorte et le diminuer. Et voilà pourquoi l'Eglise et ses pasteurs enseigneront au monde toujours le même *Credo,* le même Décalogue, les mêmes vertus ; voilà pourquoi ils prononceront toujours les mêmes anathèmes et adresseront au vice les mêmes menaces mystérieuses et terribles.

Que si les hommes les en punissent, eux n'en seront point étonnés, car ce n'est pas en ce monde qu'ils espèrent la récompense, mais dans l'éternité où justice complète sera faite.

II

Oui, m. f., et c'est ma seconde réflexion, à propos de la mort de S. Jean, justice sera faite dans l'éternité.

Sans doute, a-t-on dit, « il suffit d'avoir des yeux et de les ouvrir, pour reconnaître qu'une grande justice s'exerce dès ici-bas », et, pour prendre en exemple le Précurseur et son meurtrier, nous n'avons qu'à considérer la gloire terrestre dont ils jouissent l'un et l'autre. Le prince est honni, méprisé, maudit ; le saint est glorifié, loué, béni ; son nom passera comme un nom glorieux à travers toutes les générations ; des masses d'hommes s'honoreront de le porter, et tant qu'il y aura une Eglise chrétienne, elle célébrera, comme vous le faites, le jour de son supplice et de sa défaite comme un jour de triomphe et de victoire.

De même aussi des martyrs et des saints. De leur vivant, ils ont souvent été l'objet du dédain et du mépris ; les persécuteurs se sont joués de leurs victimes ; ils se sont moqués de leur foi, de leur constance, de leurs menaces de la vengeance céleste. Voyez maintenant la différence, et dites quels sont les plus glorieux, même au point de vue terrestre, les plus connus, les plus vénérés, les plus aimés surtout, ou les saints ou leurs ennemis, ou les martyrs ou leurs bourreaux ?

Seulement, faut-il concéder, il est clair que certaines causes sont appointées à une autre session. Celui-là est encore bien faible, qui s'inquiète ou s'étonne de ce délai. Oui, m. f., il y a parfois des délais, et les âmes faibles en sont souvent scandalisées. Jean le juste est persécuté, Hérode n'a que des flatteurs ; Jean le saint est traité comme un criminel, Hérode l'adultère est sur un trône ; Jean défend la vertu, il est puni ; Hérode la foule aux pieds, il triomphe ; pendant que le Précurseur gémit en sa prison, Hérode est en festin, et pour comble d'ironie, c'est la tête de Jean qui sera en quelque sorte le dernier mets de ce festin.

Telle est l'histoire de toutes les époques, par conséquent de la nôtre aussi bien.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre,
Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux
Son front audacieux,
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Fouler aux pieds ses ennemis vaincus,

disait le poète français traduisant l'auteur sacré, et son cri d'étonnement, nous pouvons, si peu que nous ayons vécu, le répéter, au spectacle des contradictions, des renversements que nous pouvons observer dans le monde.

Mais attendons la fin, car, ne l'oublions pas, pour le malheur des grands et des puissants, pour la consolation des petits, des humbles, des méconnus, des souffrants, des méprisés, il y a une justice qui ne manquera pas de s'exercer. Et à cette justice suprême et sans appel, qui réformera sans partialité les jugements humains, il faut croire de toute son âme. Autrement nous serions les plus misérables des hommes : Hérodiade et Hérode auraient raison, Jean le Précurseur aurait tort, comme aussi les saints de tous les temps, comme aussi toutes ces âmes modestes et obscures dont la beauté est au dedans et qui, dédaignées ou persécutées ici-bas, n'ont eu d'autre ambition que celle de travailler pour le Père céleste qui voit dans le secret.

Oui, m. f., croyons à cette justice éternelle, comme S. Jean y a cru. En offrant sa tête au bourreau, il savait bien que le vaincu définitif n'était pas lui, mais Hérode ; il savait que l'heure de son trépas marquait précisément l'heure de son triomphe et de sa gloire, il savait que son persécuteur paierait peut-être par une éternité de peines sa faiblesse coupable et son orgueilleuse cruauté d'un moment.

* *

Que les mêmes pensées nous soutiennent au milieu de nos épreuves, quelles qu'elles soient. Que surtout elles nous provoquent à l'action, et ne restent point stériles. Qu'elles nous inspirent le courage de remplir notre devoir jusqu'au bout, de défendre les droits de Dieu, ses préceptes et sa loi contre les attaques des méchants, de les défendre par la parole, par les actes, mais surtout par notre exemple et par nos vertus. Qu'elles nous inspirent enfin et surtout le courage de faire entendre à nos passions, à nos penchants pervers, à nos ennemis du dedans aussi bien qu'à ceux du dehors le *Non licet* du Précurseur. Si c'est un sûr moyen de mériter le mépris, la risée des mondains et peut-être leurs avanies et leurs insultes, comme il arriva à S. Jean, c'est aussi un moyen vraiment efficace de conquérir, comme lui, la palme du vrai bonheur et de la gloire indéfectible. Ainsi soit-il.

LE « SALVE, REGINA »

IX

Advocata nostra

L'INTERCESSION DE LA SAINTE VIERGE

Mes frères,

Nous touchons au terme de nos méditations sur le *Salve Regina*. Nous avons étudié successivement les titres de la Sainte Vierge et les bienfaits que nous pouvons attendre de sa miséricordieuse maternité. Puis nous avons jeté un long regard sur toutes nos misères et les douleurs de notre exil. Que reste-t-il à faire, sinon formuler maintenant l'humble demande de notre faiblesse et recourir, pour l'appuyer, à la toute-puissante intercession de Marie ?

C'est à quoi nous convie la fin de l'Antienne : « *Eia ergo, advocata nostra, illos tuos misericordes oculos ad nos converte !* Vous donc, ô notre avocate, puisque nous sommes si pauvres, tournez vers nous vos yeux miséricordieux, et faites-nous obtenir ce que nous allons demander. »

L'intercession de Marie, m. f., je ne veux pas vous répéter aujourd'hui que nous pouvons compter sur elle. Nous l'avons vu déjà, n'est-il pas vrai ? Puisque c'est une mère, comment nous la refuserait-elle ? Mais je voudrais vous montrer comment cette intercession est toute-puissante en effet, et combien il faut nous y confier.

I. — *La Vierge Marie nous connaît*

Pour bien plaider une cause, la première condition est de la connaître parfaitement. Tant qu'il reste une obscurité dans l'esprit de l'avocat, qu'il ne tient pas, pour ainsi dire, tous les fils de l'affaire dans sa main, il lui est presque impossible de défendre utilement les intérêts de son client.

C'est pourquoi les mères sont si habiles, jamais à bout de ressources, quand il s'agit de défendre leurs enfants.

Car je ne vous ai pas dit encore toutes les merveilles qui sont au cœur des mères. Voulez-vous me permettre d'y revenir une dernière fois, puisque c'est la nécessité même de mon sujet qui m'y contraint ? Je vous ai parlé de leur tendresse, de la douceur qu'elles répandent sur notre vie ; je ne vous ai pas dit un autre miracle réalisé par leur amour.

Ce miracle, m. f., c'est un miracle de sollicitude et d'attention. Prenez une mère de ce monde, prenez-la à n'importe quelle heure de la journée, et demandez-lui à qui elle pense, qui elle regarde, pour qui elle travaille. Elle vous répondra, si c'est une vraie mère : « Je pense à mon enfant, je le regarde, je veille sur lui. »

Hélas ! pauvres mères, combien souvent cette sollicitude amoureuse se change pour elles en martyre ! Les premières années sont les années heureuses, celles où l'on ne se quitte pas et où, pour les regarder longuement, les jeunes mères n'ont qu'à s'interrompre de bercer leurs enfants dans leurs bras. Puis viennent les premiers pas, — une grande joie sans doute, mais une première tristesse aussi. L'enfant commence à s'en aller tout seul en ce monde, sur notre terre si petite, et pourtant si grande pour lui... Heureusement, il ne va pas loin ! Sa mère le suit des yeux ; elle est déjà près de lui quand il hésite et va tomber. C'est, malgré tout, une première séparation qui en présage bien d'autres...

Car l'enfant grandit, et le jour arrive parfois où il faut définitivement quitter cet être sur qui on

avait veillé jusque-là avec tant d'amour. Oh ! l'affreux jour pour les mères ! On le conduit longtemps, aussi loin que possible, comme si on ne pouvait pas croire à la cruauté des adieux. A un détour du chemin, à une suprême étape du voyage, on l'embrasse une dernière fois. Et l'on se met à le suivre du regard, comme autrefois quand il faisait dans la chambre familiale ses premiers petits pas d'enfant, on se met à le suivre du regard, obstinément, jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'un petit point noir dans le lointain...

Même cette dernière vision disparue, on reste encore un instant à la même place, comme si, par pitié, l'horizon allait s'entr'ouvrir pour nous le montrer encore ou le vent nous apporter peut-être le son de sa voix... C'est fini, pauvres mères ! l'enfant est parti, vous ne pourrez plus veiller sur lui ; vous le reverrez dans de fugitives apparitions, vous le verrez surtout dans vos rêves, tout petit probablement, avec l'illusion que vous le bercez toujours...

Mais non, ce n'est pas fini ! L'enfant que vous ne voyez plus des yeux du corps, vous le suivrez encore des yeux de l'âme. Vous vous ingénierez à deviner comment s'écoulent ses journées, et s'il vient à souffrir, n'est-il pas vrai qu'il vous semble impossible de n'en être pas averties par de secrets pressentiments ?

Ainsi, m. f., c'est le premier besoin des mères de savoir toujours ce que font leurs enfants. C'est aussi celui de la Sainte Vierge, augmenté encore en elle par son amour, auquel, comme je vous l'ai tant répété, les autres ne sauraient être comparés.

Mais tandis que nos mères sont souvent vaincues, dans ce besoin de sollicitude anxieuse, par la nécessité des événements, celui de Marie est, au ciel, complètement et toujours satisfait.

C'est, en effet, une doctrine enseignée par tous les théologiens que les Saints ne sont pas, au paradis, tellement abîmés dans leur extase qu'ils deviennent indifférents à ce qui se passe en ce monde. La vision de Dieu fait bien en vérité le fond immuable de leur bonheur, mais elle ne les absorbe pas tout entiers. Elle laisse subsister à côté d'elle, je devrais dire plutôt elle provoque, la connaissance des événements de la terre capables d'intéresser l'âme des Bienheureux. Et dans l'essence divine, comme dans un miroir splendide où elles iraient se refléter, les réalités d'ici-bas apparaissent aux yeux de nos Saints.

C'est là que Marie, notre Mère, nous suit pas à pas. La béatitude de son éternité se couronne par la joie de ne pas perdre de vue ses enfants. Et puisque pas une de nos actions, pas une de nos pensées ni de nos vertus n'est étrangère à Dieu qui y travaille avec nous, pas une non plus n'est étrangère à Marie. Aussi, comme elle nous connaît bien ! Elle n'est pas comme nos mères, pour qui nos cœurs peuvent cacher des mystères. Son regard plonge jusqu'au fond de nous-mêmes et lui découvre les secrets que peut-être nous ne nous avouons pas.

Vous savez de quelle façon étrange un de nos poètes a peint l'obsession d'un regard sur une vie. Il est effrayant à lire, cet épisode de Caïn reconnaissant toujours et partout l'œil accusateur et sanglant. Il y a une vérité plus douce, m. f., et dans laquelle il faut nous reposer. Ce que l'Antienne nous fait entrevoir, c'est un regard aussi, toujours fixé sur le détail de nos journées, le regard doux et miséricordieux de la Vierge Marie.

II. — *La Vierge Marie est toute-puissante*

Connaître une cause, c'est le premier élément de succès quand il s'agit de la plaider. Mais ce n'en est pas l'unique garantie. Il faut savoir encore apporter à la défense les arguments capables de toucher le cœur des juges obligés de se prononcer.

C'est ici, m. f., qu'éclate principalement la puissance d'intercession de la Sainte Vierge. Car, voyez d'abord à quel tribunal elle s'adresse. Ce n'est pas au tribunal de la justice, c'est à celui de la pitié. Au tribunal de la justice de Dieu, nous serions condamnés d'avance. Quand Dieu, dans l'Ecriture, veut confondre ses ennemis, leur prouver l'inanité de leurs tentatives et de leur présomption, il n'a jamais d'autre défi que celui-ci : les citer en justice contre lui : « *Judicio contendam adversum vos.* » (I Reg., XII, 7).

Et la réponse est toujours la même, la réponse désespérée du livre de Job : « Est-ce que l'homme peut se justifier devant Dieu ? » (Job, IV, 47). Devant Dieu, les étoiles mêmes ne sont pas pures ; combien moins l'homme, qui n'est que corruption, le fils de l'homme, qui n'est que ver de terre ?

Mais au tribunal de la pitié, au contraire, est-ce que nous ne sommes pas à peu près sûrs de gagner notre procès ? Car pour exciter la pitié, que faut-il donc ?

Il faut être malheureux, n'est-ce pas ? Et nous le sommes.

Il faut être faibles, et nous le sommes.

Oh ! oui, m. f., nous sommes coupables, sans doute, mais n'est-il pas vrai que nous sommes surtout faibles et malheureux ?

Faibles d'abord. C'est ce qui explique toutes nos chutes. Nous voudrions devenir et demeurer des êtres de loyauté, de droiture, de pureté, de fermeté, de vertu. Comment donc arrivons-nous si souvent à déchoir au rang d'êtres de mensonge, d'hypocrisie, de lâcheté et de vice ?

— « Perversité de la volonté, » répond une école étroite et sévère. — « Perversité de la volonté, sans doute. Mais encore, mais surtout peut-être, entraînement d'une nature toujours sur le point d'être surprise par ses passions, » répondent à leur tour l'expérience et l'Evangile.

Faiblesse avant la chute. Et ensuite désespoir ! Il y a un mot, m. f., que l'Ecriture met sur les lèvres du pécheur comme une bravade mensongère : « *Peccavi, et quid mihi accidit triste ?* J'ai péché ; que m'est-il pour cela arrivé de fâcheux ? » (Eccli., V, 4). Oh ! la fausse parole, en effet, et le sar-

casme plein d'amertume ! N'est-il pas vrai, au contraire, que le pécheur récolte toujours, même ici-bas, tristesse et désillusion ? Avons-nous si peu de connaissance de la vie que nous puissions douter de cette évidence ? Après la chute, tous les masques tombent, le péché apparaît ce qu'il est en réalité : affreux et déshonorant.

Peccavi, quid mihi accidit triste ? Que vous est-il arrivé de fâcheux ? Mais les remords de votre conscience, mais le dérèglement de votre vie revenant vous torturer à vos heures de sincérité et de recueillement. A moins cependant que ce ne soit quelque chose de pire encore ; à moins que vous ne soyez tombé au-dessous de vous-même, dans l'oubli de votre propre dégradation.

Que m'est-il arrivé de fâcheux ? Non, en vérité, ce n'est pas cette parole que nous avons le plus souvent entendue ; c'est plutôt celle-ci : « Si vous saviez comme j'ai souffert quand je faisais le mal, et comme j'ai pleuré ! »

Faibles, coupables, mais malheureux, encore une fois, m. f., c'est surtout de la miséricorde que nous relevons, et devant ce tribunal je ne vois pas ce que nous avons à redouter.

D'autant que la Vierge Marie y plaide pour nous au nom de l'amour maternel. C'est par là qu'elle achève de gagner notre procès.

Avez-vous réfléchi à ce qui est pour les juges la plus grande souffrance, au moment de prononcer leur arrêt ? Ce n'est pas, à cette heure-là, le coupable qui les émeut. C'est la pensée de tous les innocents qui vont être frappés avec lui, condamnés, à cause de lui, à une vie de misère et, quoi qu'ils fassent, de déshonneur apparent. Ah ! si le coupable était seul pour payer sa dette ! Comme la sentence serait plus facile et moins douloureuse ! Mais les autres, qui ont toujours vécu dans le devoir, et qui vont aussi rougir et pleurer !... Vous savez que c'est un argument qu'on emploie souvent pour fléchir la sévérité des juges et l'incliner à la clémence.

C'est celui que la Vierge Marie emploie en notre faveur aux pieds de son Fils : « Mon Fils, dit-elle, souvenez-vous que ces pécheurs, vous me les avez donnés pour enfants ! Souvenez-vous qu'en les frappant vous briserez aussi le cœur de leur mère ! Souvenez-vous que je les aime, ô Jésus,... et que vous m'aimez ! »

Je n'insiste pas. Les termes seuls de cette intercession prouvent qu'elle doit toujours être victorieuse, et s'arrêter trop longtemps serait presque outrager le cœur du bon Dieu.

* *

En achevant cet entretien, je veux, ô Vierge Marie, vous notre avocate auprès de la miséricorde divine, je veux vous redire les belles paroles de votre prière, afin que non seulement pour nous, mais pour toutes les âmes qui sont ici, agenouillées aux pieds de Dieu, vous obteniez la réalisation de tous les désirs bénis de nos âmes.

O Vierge Marie ! vous qui sans cesse intercédez pour nous, tournez vers nous vos regards miséricordieux ! Aux cœurs troublés obtenez le calme ; aux cœurs tentés donnez la force ; aux cœurs fidèles gardez la persévérance ; aux cœurs purs assurez le progrès. Donnez à tous la confiance et la paix. Ainsi soit-il.

POUR UNE FÊTE DE CATÉCHISME

LA SCIENCE RELIGIEUSE

Mes chers enfants,

C'est avec joie et confiance que je parais au milieu de vous... avec joie, parce que je réponds à l'invitation fraternelle et amie de votre vénéré Supérieur... avec confiance, parce que je sais les sentiments de foi, de docilité et de générosité qui vous animent. D'ailleurs entre votre chère maison et ma chère paroisse il y a plus d'un point de contact. Dans le vaste champ de la paroisse de St-P. il y a un coin plus protégé et mieux cultivé que tous les autres : c'est le Petit Séminaire. Et puis j'aperçois parmi vous beaucoup de visages qui ne me sont point inconnus et qui me rappellent les familles les plus édifiantes et les plus en vue de ma paroisse. Et enfin cette maison est la mienne. J'ai été élevé au Petit Séminaire. J'ai joué dans vos cours. J'ai dormi dans vos dortoirs. J'ai étudié dans vos classes et vos salles d'étude. J'ai prié dans cette chapelle... et en venant ici il me semble que je trouve quelque chose de moi dans ces murs qui m'ont longtemps abrité... Je suis heureux de paraître au milieu de vous, et je suis particulièrement heureux de venir présider une fête de catéchisme. Cette fête répond à mes préoccupations les plus habituelles, comme elle répond à un des besoins les plus urgents des temps actuels. Elle a pour but en effet de promouvoir parmi vous l'estime, le goût et l'acquisition de la science religieuse.

I. — *Oh ! que la science religieuse est ignorée de nos jours surtout !*

Sur 100 hommes qui sont éloignés de la religion, il y en a au moins 90 qui ne la connaissent pas, ou qui la connaissent mal. Voyez le *peuple* pris en masse, où en est-il en fait de science religieuse ? Il ne connaît plus ni Dieu, ni J.-C., ni l'Eglise. La notion des vérités chrétiennes est à peu près totalement effacée de sa mémoire et de son cœur. A peine lui reste-t-il quelque faible réminiscence des instructions catéchistiques reçues dans le premier âge. Depuis longtemps il ne fait qu'oublier sans rien apprendre. Le Dieu de son enfance est devenu pour lui le Dieu inconnu des Athéniens, et ses idées sur la religion se résument bien souvent dans les faux préjugés qu'on lui a inspirés contre elle.

Le peuple ignore la religion. Ce n'est pas étonnant. Mais *les gens instruits* la connaissent-ils beaucoup mieux ? Hélas ! nous ne sommes plus dans le temps où le grand Condé pouvait lutter avec le grand Bossuet sur le terrain théologique. Vous savez cela. Bossuet soutenait à 20 ans sa thèse de Théologie au Collège de Navarre. Condé, à qui il

l'avait dédiée, entre tout à coup dans la salle. Bossuet, sans se troubler, salue et félicite le vainqueur de Rocroi. Le prince eut, dit-on, la tentation de disputer avec lui. Il le pouvait, car « ce n'était pas seulement la guerre qui lui donnait de l'éclat ; son grand génie embrassait tout, l'antique comme le moderne, l'histoire, la philosophie, la théologie la plus sublime... » Nous n'en sommes plus là aujourd'hui. Combien d'hommes réputés savants, et qui le sont réellement par certains côtés, puisqu'ils ont des connaissances humaines assez étendues, et qui sont absolument aveugles dans les choses divines ! Ils ne se doutent même pas que par delà les lueurs restreintes de leur maigre savoir, il y a le grand soleil des enseignements religieux. Ils savent quelques vérités secondaires. Ils ignorent la vérité primaire essentielle. Et pourtant elle est éternelle. Et ceux qui se sont passé d'elle, ici-bas ont tout ignoré ! — oui, les plus instruits sont généralement peu renseignés en matière de religion.

Et *les jeunes gens chrétiens* sont-ils suffisamment nourris de la science religieuse ? Je n'hésite pas à répondre : non. Mes chers enfants, ce que je vais dire ne doit pas s'adresser à vous, car j'ai tout lieu de croire que votre instruction religieuse est complète, large, abondante... Je pense d'une manière générale à la jeunesse catholique et je dis que dans l'ensemble la jeunesse catholique ne sait pas assez la religion. Nous ignorons nos gloires de famille. Tenez, je prends deux exemples : 1° Qu'y a-t-il de plus glorieux pour l'Eglise que *l'abolition de l'esclavage ?...* Je prends un bachelier : combien y avait-il d'esclaves dans l'Empire romain ? quel était le sort des esclaves ? comment l'Eglise a-t-elle aboli l'esclavage? que répondra-t-il? 2° Qu'y a-t-il de plus glorieux pour l'Eglise que ses luttes de 700 ans *contre le mahométisme ?* Je prends un bachelier. Je lui demande les exploits de Cyrus, Alexandre, Annibal, César. Il me répondra ou à peu près. Je lui demande les exploits de la chevalerie. Je crains bien qu'il ne m'en dise pas long. Et cependant ces hommes-là, Tancrède, Godefroy de Bouillon, Pierre d'Aubusson, Jean de la Vallette, Villiers de l'Isle-Adam dépassent de cent, de mille coudées tous les héros du paganisme.

Oh ! que la science de la religion est ignorée, de nos jours surtout !

II. — *Jeunes gens, attachez-vous à la science religieuse plus qu'à tout le reste !*

1° C'EST UNE JOUISSANCE. — La Religion est belle, adorablement belle dans *sa doctrine.* Elle étudie, elle discute, elle résout les plus hautes questions de la nature de l'homme, de son origine, de sa destinée, de ses devoirs, les plus hautes questions de la nature de Dieu, de sa vie, de ses opérations et de ses rapports avec l'homme.

...Dans sa morale. Elle expose, elle explique, elle sanctionne la morale individuelle, domestique, sociale... et ceux-là même qui ont des contestations avec elle sur ses dogmes, n'ont que de l'admiration pour sa morale.

...Dans ses livres. Que sont les productions de la sagesse antique, d'où jaillit à grand'peine quelque lueur de vérité, auprès des productions des génies catholiques, auprès de l'Ancien Testament, auprès de l'Evangile ? « Il me souvient qu'à 18 ans, dit Aug. Nicolas, alors que je commençais à en faire l'essai, la lecture quotidienne de l'Evangile faisait dans mon âme comme le lever du jour dans une matinée de printemps ; elle éveillait en moi mille harmonies célestes, et de ses pages mystérieuses s'élevait comme une vapeur lumineuse qui m'enivrait d'action et de clarté ! »

...Dans son culte. La sainte messe à elle seule est une poésie sublime... un poème incomparable... et nos sacrements... et nos fêtes religieuses... et les figures de nos saints... et nos églises, rendez-vous des arts, de la musique, de la peinture, de la sculpture, de l'architecture ! Vous cherchez le Beau ? Il est jeté à profusion dans tout l'ensemble et dans tous les détails du culte catholique.

...Dans son histoire. Vous aimez à connaître les annales des peuples, leurs institutions, leurs lois, leurs mœurs, leur succession sur la terre. Toutes ces sciences si belles, quand on les considère, ne sont plus que des ombres quand je les compare à l'histoire de la religion... qui nous raconte les opérations surnaturelles de Dieu ici-bas, ses révélations successives, le règne de son Fils sur les âmes, la préparation, l'établissement, la conservation de l'Eglise, ses combats, ses triomphes, en un mot, l'action de la Providence sur l'humanité, ou l'histoire des peuples par son côté le plus imposant et le plus sublime.

Attachez-vous à la science religieuse plus qu'à tout le reste.

2° C'EST UNE SAUVEGARDE. — Vous êtes chrétiens. Vous avez la foi. La garderez-vous ? Oui, probablement, si vous êtes très instruits. Non, certainement, si vous n'êtes que médiocrement instruits. Les murs de cette chapelle reculent et disparaissent à mes yeux, et là, à deux pas d'ici, j'aperçois le monde, cette vaste mer où demain vous serez jetés... avec l'obligation inéluctable de conduire votre barque et de la sauver du naufrage au milieu des tempêtes et des récifs. Il faudra lutter... or pour lutter avantageusement il faut connaître les abîmes qui vous menacent et les étoiles qui vous éclairent, il faut connaître le ciel, les points cardinaux, le pôle, la carte marine et la carte sidérale. Il faut connaître la religion. Instruisez-vous. Armez-vous. Mettez-vous sur le pied de guerre. Car votre foi sera attaquée. Et si elle n'est pas invincible, elle sera infailliblement vaincue. Et, pour qu'elle soit invincible, il faut qu'elle soit raisonnable et raisonnée, il faut qu'elle soit armée contre l'objection. — Oh ! jeune homme que je vois grandir et entrer dans le monde, les yeux pleins de lumière, le front plein de sérénité, l'âme pleine de passion... jeune homme, tu me préoccupes, et je voudrais te savoir aguerri. Veux-tu garder ta foi ? Il faut t'instruire. Veux-tu te défendre contre l'incroyant ? Il faut en savoir plus que lui. Allons, apprends ta religion.

Prévois les objections et sois capable de les résoudre. Toute difficulté restée sans réponse porte dans l'âme la flèche du doute ; c'est une balle ennemie qui nous a frappés et qui n'est pas sortie. Elle voyage dans nos membres ; nous ne pouvons pas faire un mouvement sans nous dire : « Elle est là, je la sens ! » Jeune homme, il faut que l'objection soit vaincue, et la balle extirpée. Jeune homme, une instruction religieuse pacifique et routinière ne te suffit pas. Il te faut une instruction religieuse guerrière et victorieuse... Jeunes gens, vous voulez sauvegarder votre foi, votre persévérance, votre baptême et vos traditions chrétiennes ? Instruisez-vous, attachez-vous à la science religieuse plus qu'à tout le reste. C'est une jouissance, c'est une sauvegarde.

3° C'EST UN DEVOIR SOCIAL. — Comment cela... un devoir social ? Vous allez voir. Je vous parlais tout à l'heure de l'ignorance populaire en matière de religion. J'y reviens. Vous les grands, les aînés, il est nécessaire que vous sachiez cela. Il est nécessaire que vous sachiez que demain, ou après-demain, dans le monde, vous allez rencontrer tout un peuple qui travaille, qui souffre et qui trop souvent blasphème. On a trompé le peuple par des systèmes abjects et des théories meurtrières... On l'a abreuvé de la liqueur du doute et du poison de l'impiété ; on lui a dit que Dieu n'était pas, que Dieu était le mal et que, dans tous les cas, Dieu, s'il existait, restait indifférent à la destinée de ses créatures. On lui a dit que la foi était une faiblesse d'esprit et un entraînement superstitieux du cœur ; on lui a dit que la prière était un acte stérile et qu'elle offensait la dignité humaine ; on lui a dit que la souffrance était sans mérite et sans vertu pour des jours meilleurs ; on lui a dit que le bonheur ne se trouvait que dans les jouissances passagères de la terre et que la vie future n'était qu'un rêve. On lui a dit que le Christ était tout au plus un grand homme et le prêtre tout au plus un honnête homme. Enfin on lui a dit des absurdités et des infamies... et mon cœur est plein de courroux non pas contre le peuple dont il faut respecter les douleurs, mais contre les maîtres qui ont enlevé à sa faiblesse tous les refuges divins ouverts devant elle, et qui ont ravagé dans son âme et dans sa vie les habitudes, les croyances, et même les plus élémentaires notions de la religion... Qui donc changera cela ? Nous prêtres ? Seuls, nous ne le pourrons jamais. Il nous faut des auxiliaires et des collaborateurs.

Levez-vous, jeunes gens chrétiens, phalange pure et sans tache, chevaliers sans peur et sans reproche, bataillon sacré, garde apostolique qui meurt et qui ne se rend pas. Levez-vous, et forts de votre foi éclairée, ardente, convaincue, venez rendre au peuple la foi qu'on lui a volée. Paraissez dans nos églises. Paraissez dans nos patronages et dans nos œuvres. Paraissez dans nos conférences et nos assemblées populaires. Habituez-vous à serrer la main de l'ouvrier, à lui parler, à vous faire écouter de lui... Soyez les apôtres volontaires de l'Evangile !

Allons, mes chers amis, c'est un peu sérieux ce que vous entendez là ! Vous n'y aviez jamais pensé, n'est-ce pas? C'est pourtant la vérité. Je demande à Dieu de bénir ma parole et de la faire germer dans vos cœurs... vos cœurs, sol fertile, terre vierge sur laquelle se préparent silencieusement les riches moissons de l'avenir ! Ainsi soit-il.

LA PRÉDICATION DES CHOSES QUI NOUS ENTOURENT

94

L'ombre

Voici un prédicateur qu'on voit, mais qu'on ne peut ni saisir ni entendre, qu'on recherche quand le soleil est trop ardent : c'est l'ombre.

I. — LA SÉDUCTION DES FAUX BIENS

« *Je ne suis que l'absence de lumière à des endroits où des corps opaques empêchent ses rayons d'arriver. Aussi derrière toi je grandis quand le soleil descend, je me rapetisse quand il monte et je disparais quand il arrive à son zénith. Je suis l'image, ô homme, de l'impression produite sur ton âme par les faux biens d'ici-bas, plaisirs, richesses, honneurs. Quand les lumières de la foi baissent, l'estime de ces faux biens grandit d'autant ; quand ces lumières s'accroissent cette estime diminue ; et quand viendra la pleine lumière, après la mort, tous ces biens ne paraîtront que pur néant.* »

Voilà une leçon bien claire et qui nous donne un sage avertissement pour nous préserver, pendant la vie, de folles illusions. Et de cette leçon nous avons tous bien besoin. L'aveuglement, suite du péché originel, est si grand que tous nous subissons plus ou moins la fascination des biens extérieurs. Et la plupart des hommes, comme des fous, courent après des ombres qui vont s'évanouir quand ils croiront les tenir.

Ayons bien soin de nous défendre contre cette séduction en dirigeant sur ces faux biens les rayons de vive lumière que projette la mort : *O mors, bonum est judicium tuum* (Eccli., XLI, 3).

II. — CONTRE LES ARDEURS DES PASSIONS

« *Tout en interceptant la lumière du soleil, j'arrête aussi ses ardeurs brûlantes et desséchantes ; j'offre des abris rafraîchissants et reposants. Chrétien, je dois te faire penser que Dieu t'a préparé aussi des abris contre les ardeurs brûlantes des passions. Cherches-y un refuge.* »

Le premier abri contre les ardeurs des passions, c'est la sagesse, don de l'Esprit-Saint, qui nous éclaire et nous donne le goût des choses divines. C'est encore le Christ Jésus : *Sub umbra illius quem desideraveram sedi* (Cant., II, 3). Le psalmiste nous le montre comme un pied de vigne tellement développé que son ombre a recouvert les montagnes. On se réfugie sous l'ombrage de cette

vigne par l'oraison, la méditation, l'union à Jésus et l'habitude de vivre sous son regard.

Ombrage protecteur aussi, la T. S. V. Marie. Elle est comme le cèdre du Liban, le platane, le cyprès, le palmier (Eccli., XXIV, 17-19). Elle a pris racine au milieu du peuple objet de sa prédilection, et sous son ombrage on n'a point à craindre les ardeurs du démon du midi.

Enfin les âmes qui veulent être tout à Dieu trouvent un doux ombrage dans les cloîtres qui les éloignent du monde et où les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance sont une protection contre les ardeurs de la triple concupiscence.

III. — Les ombres terrestres

« *Tant que tu es sur la terre, ô homme, tu marches ou tu t'assieds sous une ombre plus ou moins épaisse. Soupire donc après la lumière et demande que les ombres disparaissent.* »

Il est question dans nos Livres saints de quatre sortes d'ombres que nous devons désirer voir s'échanger contre la vraie lumière :

1° L'ombre des créatures : elles ne sont qu'une ombre bien pâle, bien imparfaite, de la divinité et elles disparaissent comme l'ombre.

2° Les ombres de l'ancienne Loi, qui n'était qu'une faible et imparfaite figure de la Loi nouvelle. Tout y était figure, mais figure aussi imparfaite que celle de l'ombre par rapport à la réalité.

3° Les ombres de la foi. Par la foi Dieu se révèle à nous et nous apprend quelque chose de nos destinées futures. Mais ces lumières de la foi, lumières en comparaison de nos connaissances humaines, ne sont qu'une ombre en comparaison de ce que nous révélera la lumière de gloire.

4° Enfin il y a une ombre redoutable que nous devons craindre et qui signifie d'épouvantables ténèbres : c'est l'ombre de la mort dans laquelle était plongée l'humanité avant la venue du Messie et dans laquelle nous nous plongeons nous-mêmes par le péché : *car le péché est uni à la mort comme l'ombre au corps.*

95

La montre

Aujourd'hui nous avons un prédicateur qui fait d'excellents sermons, même quand il n'a comme voix qu'un tic-tac monotone. Il s'agit de la montre.

I. — Les œuvres inutiles

« *Mon tic-tac, mesurant le temps qui s'en va, te crie, ô homme, que ce temps est le grand balai avec lequel Dieu balaie les araignées et leurs toiles, c'est-à-dire les hommes inutiles et leurs œuvres, leurs positions, leurs richesses. O mes frères, vous allez être bientôt balayés vous-mêmes avec vos toiles ; y pensez-vous ?* »

Quels sont les hommes inutiles qui ne font que des toiles d'araignée ? Ce sont ceux qui, pouvant devenir des dieux, être semblables à Dieu et faire des œuvres éternelles, ne font que des œuvres qui passent comme eux, c'est-à-dire des riens. Aussi quels coups de balai s'abattent à tout instant sur ces araignées et sur leurs toiles ! Chaque jour, au moins cent mille hommes de tout âge et de toute condition sont effacés de la face de la terre et chaque année au moins quarante millions. L'aiguille des secondes de notre montre numérote ces coups de balai. Elle numérotera bientôt celui qui nous balaiera nous-mêmes.

Si nous voulons que ce coup de balai ne nous emporte pas tout entiers, nous et nos œuvres, ne soyons pas seulement des hommes, soyons des enfants de Dieu entretenant et accroissant en nous la vie divine qui est éternelle. Ne nous tissons pas seulement des toiles d'araignée en n'amassant que des biens et des avantages temporels, mais tissons par nos vertus et par nos bonnes œuvres la robe nuptiale qui deviendra la robe de gloire dont nous serons revêtus pour l'éternité.

II. — Sans arrêt

« *Mes aiguilles marchent sans cesse, comme le temps. Toi aussi, ô homme, tu avances sans t'arrêter. Tu es comme le voyageur dans un train rapide. Même quand il ne se donne aucun mouvement, il avance bien vite et arrive à la station. Ainsi en est-il de toi, ô homme. Je te le rappelle pour t'éviter une désagréable surprise à l'arrivée.* »

Cette comparaison de l'homme ici-bas avec le voyageur emporté dans un rapide est bien vraie, et même le temps qui nous emporte marche plus vite que le rapide, plus vite que l'éclair, plus vite que la dépêche télégraphique.

Du reste, le nombre de nos jours est fixé dans les décrets de la Providence, de même que le ressort d'une montre ne peut actionner celle-ci que pour un nombre déterminé d'heures. Notre ressort est peut-être proche de la fin de sa tension. Pensons-y plus souvent, pour vivre plus sagement.

III. — Etre exact

« *Je marque les heures et les minutes, et même quelquefois les secondes. O homme, je te fournis ainsi le moyen de bien régler et partager ton temps. Car dans une vie, dans une journée, chaque chose doit avoir son temps* : Omnia tempus habent (Eccl., III, 1). *Sois exact, à l'heure, à la minute. L'exactitude est une belle qualité.* »

C'est l'Ecclésiaste qui nous le rappelle, chaque chose a son temps. Mais dans la journée comme dans la vie, il faut d'abord donner à sa sanctification, à son salut et par conséquent au service de Dieu le temps nécessaire ; et s'il semble quelquefois qu'on ne l'a pas, il faut le prendre. « Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, nous dit Jésus, et le reste vous sera donné comme par surcroît. » (Math., VI, 33). Pour certains devoirs,

pour certaines occupations, l'heure et le moment sont fixés par le règlement, l'usage, les supérieurs, les conventions, la parole donnée. Mes frères, soyons à l'heure, soyons exacts. L'exactitude prouve qu'on a de l'ordre, qu'on ne suit pas son caprice, qu'on a de la volonté. Elle évite des pertes de temps et de justes mécontentements.

Dans les paroisses, on constate qu'il y a des personnes qui sont toujours en retard, par exemple pour les offices, même pour la messe obligatoire du dimanche : c'est un besoin chez elles. Elles s'exposent à avoir le sort des vierges folles qui arrivèrent en retard pour les noces de l'époux et qui en furent exclues : elles arriveront au paradis quand la porte sera fermée.

Pour l'organisation de nos journées et la distribution de nos occupations, il est très utile d'avoir une règle et de laisser le moins possible au caprice. Celui qui vit de règle vit de Dieu. Il fait la volonté de Dieu qui lui est marquée par sa règle.

IV. — Bien employer le temps

« *Je te dis aussi, ô homme, de bien employer le temps qui passe si vite et qui est si précieux. Tu le perds 1° en ne faisant rien, 2° en faisant autre chose que ce que tu devrais faire, 3° en ne faisant pas bien ce que tu fais, 4° en faisant le mal. Tu l'emploieras bien en faisant ce que demande l'amour de Dieu et en faisant tout par amour.* »

Le temps c'est de l'argent, disent les Anglais. En effet, bien employer son temps, c'est le moyen de multiplier ses profits.

Le temps n'est pas seulement de l'argent, c'est de l'or et un or infiniment précieux pour acheter des biens infinis. Chaque instant bien employé, c'est-à-dire passé dans l'amour de Dieu, nous vaut Dieu, un degré de plus dans la possession éternelle de Dieu, surtout quand on l'emploie à quelque chose qui nous coûte pour faire plaisir à Dieu.

Au contraire, tout le temps qui n'est pas bien employé, n'a aucun poids dans la balance des rétributions divines.

A ce compte, quel âge avez-vous ? *Quot sunt dies servi tui ?* (Ps. CXVIII, 84). Il y a des enfants de cent ans, disent nos Livres saints, *puer centum annorum* (Is., LXV, 20), c'est-à-dire qu'il y a des hommes, des femmes, nés il y a cent ans, qui ne sont pas plus avancés pour le ciel qu'un enfant d'un jour, car ils ont mal employé toute leur vie.

Etablissons notre bilan : comptons les jours, les heures que nous avons donnés parfaitement à Dieu. Le total serait-il bien considérable ? Quelles pertes incalculables nous avons faites !

Rachetons, au moins autant que faire se peut, le temps perdu. Je dis, autant que faire se peut, car le temps perdu ne revient pas et à aucun prix on ne peut le racheter. Tout ce qu'on peut faire, c'est de chercher à compenser un peu cette perte par d'immenses regrets et par une vie d'autant plus fervente que le préjudice est plus considérable.

V. — L'ordre du monde

« *Je marche régulièrement grâce à mon ingénieux mécanisme. Je te fais penser par là au merveilleux mécanisme du monde sensible que tu as sous les yeux et qui te montre la sagesse et la puissance de Dieu.* »

Dans le monde sensible il y a des milliards d'êtres qui s'agitent, se meuvent dans un mouvement bien autrement compliqué que celui d'une montre, et malgré quelques désordres partiels, le mouvement universel se continue dans un ordre parfait, à tel point que par exemple on peut prédire une éclipse de lune ou de soleil à une minute près, des siècles à l'avance.

Cet univers où tout est nombre, poids et mesure, nous crie bien haut que s'il faut un horloger habile pour inventer et fabriquer une montre, il faut un artiste bien autrement sage et puissant pour avoir eu l'idée de cet univers et la réaliser.

Et puisque c'est pour nous que Dieu a fait tant de merveilles, adorons, admirons, remercions et tirons profit.

VI. — Le ressort de l'ame

« *Je ne marche pas indéfiniment. Si l'on veut que je continue mon mouvement régulier, il faut me remonter de temps en temps. Ton âme aussi, ô chrétien, a besoin de se renouveler, de se retremper de temps en temps et de reprendre force et vigueur pour continuer son ascension régulière vers le ciel.* »

Les montres et les horloges se remontent tous les jours, ou à d'autres intervalles, quand leur ressort moteur est au bout de sa force de tension ou quand leur poids est en bas ; sans cela elles s'arrêtent. Nous aussi, nous nous lassons de l'effort et la pauvre nature humaine abandonnée à elle-même se relâche bien vite. Il faut donc pour notre âme, comme pour les horloges et les montres, la remonter de temps en temps.

Les besoins varient suivant les milieux où l'on vit, les tentations qu'on a à vaincre, les habitudes que l'on a prises, la trempe de son caractère, l'état d'esprit ou de cœur où l'on se trouve. Mais pour tous, il est nécessaire de remonter de temps en temps l'horloge spirituelle.

Il serait à souhaiter qu'on ait tous chaque année quelques jours de retraite. Les exercices de Carême bien suivis peuvent ici en tenir lieu. Il est très bon aussi pour tous de faire la retraite mensuelle et, à cette retraite, de faire la préparation à la mort et un examen plus approfondi de l'état de son âme. Chaque semaine, les instructions de la paroisse, des lectures édifiantes le dimanche, doivent remonter l'horloge.

Enfin la méditation et l'examen général et particulier de chaque jour rendent à l'âme une nouvelle vigueur. Ces moyens qu'on emploie dans toutes les communautés religieuses, seraient bien utiles, je dirai même bien nécessaires aux personnes vivant dans le monde pour arriver à la sainteté.

96

Le coq

Ce soir, c'est un prédicateur qui a une bonne voix et qui se fait entendre le jour et la nuit. Il doit bien prêcher. C'est le coq.

I. — L'appel au repentir

« *Chrétiens, vous savez tous que c'est moi qui ai rappelé S. Pierre au devoir après son triple reniement et qui l'ai fait entrer dans la voie du repentir et de la pénitence. Pécheurs, je suis en cela le symbole des prédicateurs qui vous invitent à la conversion et à la réparation. Soyez aussi dociles que S. Pierre.* »

Quand le coq chanta pour la troisième fois, S. Pierre, qui se chauffait dans la cour du palais de Caïphe, auprès des soldats, se souvint de la prédiction que lui avait faite Jésus pour le guérir de sa présomption : « Pierre, le coq ne se fera pas entendre trois fois que tu ne m'aies renié à trois reprises différentes. » (Math., XXVI, 34). Pierre alors, saisi de repentir, s'éloigna en pleurant amèrement et il continua pendant toute sa vie à pleurer sa faute à tel point que les larmes creusèrent un sillon sur chacune de ses joues.

Pécheurs, il faut pleurer vos péchés pour vous convertir ; mais pour être assurés davantage du pardon et pour pouvoir persévérer plus sûrement, il faut continuer tant que vous serez sur la terre à pleurer vos péchés même pardonnés.

C'est que 1° l'on ne sait jamais d'une façon absolue, à moins de révélation, si on est digne d'amour ou de haine ; 2° on ne doit jamais se pardonner à soi-même d'avoir offensé gravement et follement un Dieu si bon ; 3° c'est le repentir continué qui préserve de la rechute. On ne retombe si vite que parce qu'on cesse trop tôt de faire pénitence des péchés confessés et pardonnés. C'est un point très important.

II. — Vigilance et désintéressement

« *J'ai des qualités que les hommes feraient bien d'imiter. Je suis* VIGILANT : *je chante jour et nuit, j'ai toujours l'œil aux aguets pour avertir les poules au moindre danger. Je ne suis pas* ÉGOÏSTE : *quand je trouve une bonne aubaine, j'appelle tout le poulailler et même quelquefois je me contente de regarder les autres manger. Fait-on aussi bien que cela parmi les hommes ?* »

Le coq chante plusieurs fois par jour et il s'éveille encore plusieurs fois la nuit pour chanter. Il vous rappelle, chrétiens, que vous aussi vous devez jour et nuit chanter les louanges de Dieu par des actes fréquents d'adoration, de reconnaissance et d'amour, et l'appeler souvent à votre secours : *Deus, in adjutorium meum intende !*

Le coq a toujours l'œil ouvert pour avertir les poules. Parents, avez-vous la même vigilance pour vos enfants ? Combien ce devoir de la vigilance est mal rempli !

Et puis, de même que le coq appelle les poules quand il trouve un bon morceau, parents, avez-vous à cœur de faire profiter votre famille de tous les biens spirituels que Dieu et l'Eglise mettent à votre disposition : sermons, sacrements, offices, indulgences, etc. ?

III. — Les défauts a éviter

« *J'ai aussi de gros défauts que je ne cache pas : je suis orgueilleux, jaloux, colère. Chrétien, qui es éclairé par la foi, tu dois avoir horreur de ces vices et les déraciner de ton cœur.* »

Le coq est *orgueilleux :* il élève, comme pour les montrer, sa crête rouge et les belles plumes de sa queue : il tient la tête haute, pose solennellement ses pattes quand il s'avance. Nos vaniteuses ne lui ressemblent-elles pas quand elles s'étalent et marchent pompeusement dans la rue ? Si cela convient à des coqs, cela ne convient pas à des chrétiennes, filles d'un Dieu humilié et couronné d'épines.

Le coq est *jaloux*. Ne confondons pas la jalousie avec la juste susceptibilité que peuvent et doivent avoir les époux par rapport à la fidélité réciproque à leurs engagements. Ils se sont donnés l'un à l'autre. Ils appartiennent exclusivement l'un à l'autre. L'infidélité et l'adultère sont des crimes que l'ancienne Loi punissait de mort et qui sont susceptibles de sanctions sévères dans la Loi nouvelle. Les époux ont le droit et le devoir de s'opposer à tout ce qui est contraire à la fidélité promise. Mais ils ne doivent pas pour autant se laisser aller à la « zélotypie », c'est-à-dire à une jalousie ombrageuse et folle qui, sans raisons sérieuses, détruit l'accord dans un ménage et mène aux pires excès.

Chez tous les hommes, la jalousie qui fait qu'on prend ombrage et qu'on souffre du bien du prochain, de ses succès, des éloges qu'on lui fait, de l'estime et de l'attention qu'on a pour lui, qu'on se réjouit du mal qui lui arrive, est un défaut redoutable qui peut conduire et conduit effectivement à une multitude de fautes très graves contre la charité et mène à de grands crimes. C'est ce vice qui excita Satan contre Adam et Eve, qui l'excite encore maintenant contre nous, qui arma Caïn contre Abel, qui amène les guerres civiles dans les sociétés, qui fait de la terre un véritable enfer.

Ce défaut imprime sa marque sur le visage d'un homme, abrège ses jours et trouble toute son existence. Ayons bien peur de nous laisser aller à cette passion !

La *colère* nous a été donnée par Dieu pour nous élever contre le mal, contre le désordre, mais pas pour nous irriter contre les personnes et nous les faire haïr.

Elle ne doit pas prévenir la raison et se mettre en activité sans elle : elle doit la *suivre* et être sa servante, uniquement sa servante ; ou plutôt elle doit être la servante de l'amour, être commandée, réglée par l'amour, pour le bien de celui contre qui on se fâche, selon le précepte du Maître : « *Diligite inimicos vestros*. Chérissez vos ennemis. » (Math., V, 44).